

# Éclats de mémoire, éclats de vie

## Autour de l'œuvre de Ceija Stojka, *Auschwitz est mon manteau*<sup>1</sup>

**Lysis Bragance**

Formatrice académique et professeur de lettres, académie de Toulouse

### Qui est Ceija Stojka (1933-2013) ?

Ceija Stojka est déportée en mars 1943. Elle a neuf ans. Sa mère, Sidi, et ses cinq frères et sœurs font partie du convoi. Ils connaîtront successivement Auschwitz-Birkenau – Ossi le petit frère y mourra du typhus –, Ravensbrück en avril 1944 et Bergen-Belsen où Ceija survit littéralement au milieu des morts. Son père a, quant à lui, été déporté en 1941 à Dachau et a été assassiné au centre de mise à mort de Hatheim en 1942.

Tsigane, vivant dans la région de Vienne, Ceija connaît le sort des Roms autrichiens qui représentent alors 10% de la population : persécutés, déportés, exécutés, au total les deux tiers des tziganes autrichiens sont assassinés pendant la période nazie.

Ceija Stojka fait partie des survivants.

La vie reprendra son cours : avec le nouveau compagnon de sa mère, elle connaît la vie itinérante qu'elle menait en roulotte à chevaux avant-guerre. Puis elle vit à Vienne, elle a trois enfants, vend des tissus en porte-à-porte, des tapis sur les marchés. Elle garde le silence sur cette partie de son existence. Quand elle le brise à cinquante-six ans, ses propres enfants ignoraient tout de son vécu concentrationnaire. Elle se met à parler à la suite de sa rencontre dans les années 1980 avec la documentariste autrichienne Karin Berger. Celle-ci soutiendra la publication de ses écrits et lui consacrera un documentaire en 1999.

Nous nous appuyerons ici sur le recueil poétique *Auschwitz est mon manteau, et autres chants tziganes* paru aux éditions Bruno Doucey en 2018, et plus particulièrement les deux premières sections de ce recueil « Je suis une tzigane bon teint » et « Auschwitz vit et respire en moi ». Le mot « éclats », présent dans le titre « Éclats de mémoire/éclats de vie », sera le fil conducteur de ma réflexion et le principe organisateur de ma lecture du recueil.

Si je décline ce mot, *éclat* signifie : fragment d'un corps qui éclate. C'est une façon de considérer ces poèmes, comme un surgissement d'images enfouies, latentes, en attente d'être remontées à la surface.

Certes les deux sections, « Je suis une tzigane bon teint » et « Auschwitz vit et respire en moi » du recueil dessinent un parcours chronologique : avant / pendant (la 3<sup>ème</sup> section intitulée « Et autres chants tziganes » en constituerait le « après ».)

On peut ajouter que dans le recueil ce parcours restitué n'obéit pas seulement à un impératif temporel, il met aussi en valeur un enchaînement causal, la logique d'un processus : c'est parce que Ceija est « une tzigane bon teint » que son destin, malheureusement tracé, la conduit à Auschwitz.

Pourtant comme ses peintures, car Ceija est aussi peintre<sup>2</sup>, ses poèmes sont des tableaux-visions, des incrustations de et dans la mémoire.

Ce sont aussi des éclats de voix, des proférations/effusions qui doivent advenir ; il est en effet à noter que souvent ses poèmes sont d'abord des effusions orales improvisées que des tiers ont saisies et consignées. Le poème qui a donné son titre au recueil n'a, par exemple, pas été noté par Ceija elle-même, il est le fruit de ses récits spontanés, qu'elle donne sous forme orale, qu'elle vocalise. C'est Christa Stippinger, la directrice du centre culturel *Exil* à Vienne qui aurait vite attrapé un crayon et l'aurait noté. (Anecdote rapportée par Karin Berger dans la préface de *Nous vivons cachés*.<sup>3</sup>)

Le temps chez Ceija est pris dans cet épisode des camps, il s'écoule moins qu'il ne fait retour continuellement, il fait « ressortir » des motifs, des images toujours là. On ne peut s'empêcher de penser au

---

<sup>1</sup> Ceija Stojka, *Auschwitz est mon manteau*, traduit de l'allemand (Autriche) par François Mathieu, Paris, Bruno Doucey, 2018. Les citations que nous ferons sont extraites de cette édition.

<sup>2</sup> Le catalogue de l'exposition que « La maison rouge » a proposée sur l'œuvre de Ceija Stojka en 2018 a été publié chez Fage : *Ceija Stojka, Une artiste rom dans le siècle / A Roma artist in the century*, Péronnas, éditions Fage, février 2018.

<sup>3</sup> Ceija Stojka, *Nous vivons cachés, Récits d'une Romni à travers les siècles*, Plounéour-Ménez, isabelle sauvage, 2018, p. 13.

peintre Zoran Music : dans un entretien à Jean Clair à propos du cycle « Nous ne sommes pas les derniers » qu'il entreprend en 1972 et dans lequel il explore les visions conservées sur sa vie concentrationnaire à Dachau (déporté en 1944), il dira :

Quand je suis revenu, en 1945, c'était trop frais pour sortir. Sur le moment j'ai dessiné ce que j'ai vu. Puis j'ai cherché à oublier ce que j'avais vu. Mais en dessous, ça travaillait. Après une dizaine d'années, tout ce qu'on a souffert, vu et ce à quoi on a participé ressort. [...]

C'est là que j'ai commencé à peindre. On ne peut pas appeler cela « souvenirs ». Ce que j'avais dedans devait ressortir<sup>4</sup>.

Écoutons Ceija :

Moi  
Ceija  
je dis  
qu'Auschwitz vit  
et respire  
aujourd'hui encore en moi  
je sens aujourd'hui encore  
la souffrance  
Chaque brin d'herbe chaque fleur là-bas  
est l'âme d'un mort  
J'ai vu  
tout est là de nouveau  
tout est proche de nouveau  
Partout on sent  
que les âmes  
vous accompagnent [...] (p. 47)

Ceija disait alors : « Si je dois ensevelir les souvenirs au fond de moi, je finirai probablement écrasée »<sup>5</sup>. Plutôt qu'être « écrasée » elle a été recouverte par l'ombre portée d'Auschwitz.

C'est la métaphore du manteau présente dans le titre du recueil qui relie ces fragments de vie et constitue le tissu de l'existence de Ceija. *Auschwitz est mon manteau* est un titre programmatique : il souligne tout à la fois le fait capital d'Auschwitz dans l'histoire de Ceija Stojka, mais aussi sa permanence – « mon manteau », à la manière d'une seconde peau, fait écho à « vit et respire en moi », que l'on retrouve dans le titre de la 2<sup>ème</sup> section.

En effet, Ceija revit et revoit :

J'ai vu  
tout est là de nouveau  
tout est proche de nouveau (p. 47)

Les poèmes se présentent comme autant d'instantanés qui actualisent le souvenir, le restituent dans l'épiphanie de l'écriture : le point de vue subjectif de la poésie lyrique, l'énonciation à partir d'un présent, Ici et Maintenant, saisissent le souvenir dans son surgissement.

Ceija Stojka a souvent dit qu'elle a vécu cette activité d'écriture à la fois comme une nécessité et une grande souffrance : « Auschwitz, je l'ai vécu une deuxième fois<sup>6</sup> », dit-elle. Et elle assure à Karine Berger qu'elle n'est parvenue à écrire son témoignage que parce qu'elle revivait Auschwitz. Ainsi elle raconte dans *Nous vivons cachés* : « Parfois je levais la tête en pensant, Au secours, il y en a un qui avance sur moi avec ses bottes. J'espère qu'il ne me voit pas<sup>7</sup> ». Elle ajoute : « Pour moi c'est comme si c'était toujours juste derrière moi. Je me retourne et j'y suis de nouveau<sup>8</sup>. »

Le mot « éclats » peut également se décliner dans l'expression « Faire un éclat ». En effet, la poésie de Ceija est une « parole arrachée au silence », pour reprendre le titre de la préface du recueil *Auschwitz est*

<sup>4</sup> Jean Clair, *Zoran Music à Dachau, la barbarie ordinaire*, Paris, Arléa, 2001, p. 189.

<sup>5</sup> Florence Aubenas, « Ceija Stojka : à la découverte d'une artiste rom et déportée », *M le Magazine du Monde*, 24 février 2017.

<sup>6</sup> Ceija Stojka, *Nous vivons cachés, Récits d'une Romni à travers les siècles*, op.cit., p.176.

<sup>7</sup> *Ibid.* p.176.

<sup>8</sup> Ceija Stojka, *Je rêve que je vis, Libérée de Bergen-Belsen*, Plounéour-Ménez, Isabelle Sauvage, 2005, p.105.

*mon manteau*, rédigée par Murielle Szac, écrivaine, journaliste, qui a fondé avec Bruno Doucey les éditions Doucey.

Alors même que la communauté tsigane pour se protéger d'un environnement hostile répugne à évoquer publiquement le génocide, elle rend son expérience lisible, visible, audible au peuple des gadgé : c'est une des premières femmes roms à témoigner sur le génocide des tsiganes. On se rappellera la triste histoire de Papusa, poétesse et chanteuse polonaise rom, stigmatisée, ostracisée ; après une publication dans les années 50, elle est accusée d'avoir trahi et est rejetée par sa communauté ; elle est déclarée impure et exclue du groupe. D'abord internée dans un hôpital psychiatrique, elle vivra plus de trois décennies dans un isolement total, jusqu'à sa mort en 1987. *Zoli*, le roman publié par Colum McCann en 2006, est une libre adaptation de son histoire.

Ceija, elle, témoigne, elle témoigne partout. Les autres tsiganes lui en veulent, lui reprochent aussi de trahir. Elle laisse pourtant sa parole se déverser, sans ponctuation, sans grammaire, tout en phonétique. Elle couvre de mots de grands cahiers qu'elle cache dans sa cuisine de mère de famille nombreuse ; la cuisine est un endroit où les hommes n'entrent pas.

Ceija témoigne :

Fil barbelé  
sous toutes les formes  
En guise de fleurs  
sur de vertes prairies  
des enfants sont au garde-à-vous à l'appel  
des réseaux de barbelés partout autour de nous  
personne n'ose bouger  
Des fleurs sur des prairies  
tendent leur tige au soleil  
Pour nous enfants  
ce n'est pas permis  
C'est le désert à Auschwitz tout autour de la clôture  
Des enfants étouffent leurs larmes [...] (p. 35)

Alors même que « le peuple tsigane n'est pas un peuple du souvenir, mais un peuple de l'oubli ; un peuple de la vie sans cesse réinventée au présent<sup>9</sup> », Ceija se plonge dans son passé :

Le ruisseau  
était notre baignoire  
la rue notre pays natal  
notre pain  
les hommes qui nous le donnaient  
Notre souffrance personne ne la voyait  
Nos morts gisent dans la terre  
le pays où ils sont nés  
La nature est notre première mère  
Le vent est le frère du Rom  
la pluie la sœur de la Romni  
Et tout le reste va avec (p. 15)

Pourquoi briser le silence et faire fi des interdits de la communauté tsigane ?

Il y a la rencontre déterminante avec cette passeuse de mémoire qu'a été Karin Berger.

Il y a l'effroi de voir, avec la montée des nationalismes, les pratiques discriminatoires envers les Roms se réinstaller.

Il y a la résurgence de groupuscules néonazis et la réapparition dans le paysage autrichien de l'emblème funeste de la croix gammée.

Il y a peut-être aussi le constat de l'ignorance assez générale de l'ampleur du génocide tsigane, le *Samudaripen* – qui, en langue romani, veut dire génocide<sup>10</sup> –, éclipsé par la Shoah.

<sup>9</sup> Claire Auzias, *Samudaripen, Le génocide des Tsiganes*, Paris, L'Esprit frappeur, 2004, p. 8.

<sup>10</sup> Le mot est construit sur le verbe *mudarel* = « il tue » (même racine indo-européenne que « meurtre » en français et *murder* en anglais) et le préfixe *sa* = tout. *Samudaripen* en d'autres termes signifie « tout tuer » ou « meurtre total ».

On peut envisager alors une autre facette de ce mot « éclat » avec l'expression « Voler en éclats ». C'est le sort de la communauté tsigane prise dans la tourmente génocidaire ; des familles éclatées, dispersées par le *Samudaripen* ou « l'holocauste rom ».

Nous les Roms de Vienne ô Dieu  
Oh oui nous le savions  
et nous courions courions et courions  
pour rien ô Dieu  
et nous nous terrions ô Dieu  
Et dans le vent des fleurs tombaient de l'arbre [...] (p. 45)

Il est à noter que *Rom* est un terme endogène revendiqué, pour s'autodésigner. Les associations d'Europe orientale demandent à être nommées par le terme qu'elles se sont choisi elles-mêmes, *Rom*. *Rom* signifie *homme* en langue romani ; *Rom* est le masculin singulier, *Roma* masculin pluriel. *Romni* féminin singulier, *Romnia* féminin pluriel. *Zigeuner* traduit par « Tsigane » est le terme utilisé par les nazis et il est systématiquement mis entre guillemets par les historiens allemands et autrichiens. En Europe occidentale le terme passe pour idéologiquement neutre. Mais en Europe orientale il est dépréciatif et injurieux.

S'affirmer « Tsigane » comme le fait Ceija est une façon de se réapproprier le stigmate et d'inscrire son identité dans une puissance de vie :

Nous avons dit Rom pour Tsigane.  
Au pluriel aussi.  
Non pas Roma.  
Rom, en accentuant le m.  
On devrait presque l'écrire avec deux m.  
Mais tu peux dire sans crainte Tsigane.  
Je suis une Tsigane,  
Et même une Tsigane bon teint ! (p. 21)

Ceija signifie « jeune fille » en romani : et même quand elle parle d'elle – « Moi/ Ceija » –, elle parle aussi des tziganes en général. Elle traite des souffrances de son peuple, de l'invisibilité d'un peuple ostracisé, mais aussi de l'invisibilité recherchée pour échapper aux humiliations et aux mauvais traitements, puis à la mort dans les camps.

Quel rêve  
[...]  
Il fait sombre  
seuls les projecteurs cherchent  
et des sirènes hurlent  
les chiens-loups flairent et hurlent  
Ils chassent ma famille entière  
C'est un sombre jour d'effroi  
La cheminée fume lance des flammes  
Des balles traçantes révèlent les hommes [...] (p. 43)

Il faut ici rappeler que l'histoire des Tziganes, bien avant l'avènement du Reich hitlérien, est une histoire de persécution et d'ostracisme. Les groupes Roms ont tenté d'échapper au pire en faisant profil bas, en se faisant tout petits, en se dissimulant, en se cachant. D'où le titre d'un autre livre de Ceija Stojka : *Nous vivons cachés*. Les membres de la famille de Ceija, comme tant d'autres Tziganes, dissimulaient leurs prénoms romané : ainsi la famille de Ceija ne l'appelait-elle plus que Gretl, son prénom de l'état civil. On ne peut s'empêcher de penser à la blondeur de Ceija Stojka longtemps après cette période de son existence : même après le retour à la normalité, après-guerre, quand pour nourrir ses enfants, elle vend des tapis, elle se teint les cheveux en blond « pour ne pas faire peur aux clients » et depuis, « c'est resté comme ça<sup>11</sup> ».

On peut dire que témoigner du sort réservé aux tziganes certes relève d'une transgression mais Ceija dépasse ce tabou en transformant cette histoire familiale en épopée tsigane et en tragédie universelle.

---

<sup>11</sup> Ceija Stojka, *Nous vivons cachés, Récits d'une Romni à travers les siècles*, op.cit., p.122.

Si je continue à décliner le terme « éclats », il y a aussi « avoir de l'éclat », une « personnalité éclatante ». En observant la photographie de 1995 qui ouvre le recueil étudié – photographie emblématique qui est très souvent mise en avant pour figurer Ceija Stojka –, on remarque son sourire, son tatouage de déportée, sa cigarette et sa blondeur. Cette présentation ostentatoire de son matricule de déportée est significative : Z6399, Z pour « Zigeuner », Tsigane. La marque indélébile identifie et dit un parcours. « Je n'ai pas à en avoir honte, ce sont ceux qui m'ont envoyé là-bas quand j'étais enfant qui devraient avoir honte. Quand je fais du porte-à-porte, jamais je ne me déguise<sup>12</sup>. »

Ce qui se lit également dans ce recueil, c'est le parcours de vie d'une personnalité solaire, éclatante. Un éclat qui vibre dans le motif du tournesol, présent dans sa poésie et dans sa peinture :

Le tournesol est la fleur du Rom.  
Elle le nourrit, elle est la vie.  
Et les femmes se parent de lui.  
Il a la couleur du soleil.  
Enfants, au printemps nous avons mangé ses feuilles  
Jaunes délicates et à l'automne ses pépins.  
Il était important pour le Rom  
Plus important que la rose,  
Parce que la rose nous fait pleurer.  
Le tournesol, lui, nous fait rire. (p. 17)

Ceija, c'est un éclat qui, trempé dans la souffrance d'Auschwitz, brille d'une fierté assumée et qui refuse maintenant d'être terni, effacé.

Elle affirme ce qu'on a voulu lui dénier en la parquant, en la déportant et en voulant la rayer de la surface de la terre, son appartenance précisément à la terre autrichienne :

Je suis une racine  
autrichienne d'origine  
une racine  
qui non plus n'accepte pas qu'on la déplace  
je ne prospérerais  
nulle part ailleurs  
oui chez nous il y a tout  
ce dont j'ai besoin  
et notre mère la terre nous a offert l'Autriche [...] (p. 27)

Le motif de la nature chez Ceija Stojka n'est pas un ornement poétique : il est constitutif de son identité ; marque d'appartenance et d'enracinement à une terre, il fusionne avec la poétesse : « Je suis une racine ». Est soulignée dans l'extrait de ce poème l'importance de la terre, à la fois ancrage géographique, ancrage identitaire : c'est la terre des morts, de la transmission, mais aussi planche de salut de la nature nourricière et féconde.

Ce motif de la nature fait également le lien avec un épisode important de la vie de Ceija : « Alors qu'elle mourrait de faim à Bergen-Belsen, elle gratte la terre et y trouve une branchette dont elle suce la sève. C'est une découverte qui selon elle lui a sauvé la vie<sup>13</sup>. » Toutes ses œuvres picturales sont ainsi signées dans l'angle inférieur droit d'un minuscule rameau qui apparaît dès lors comme un signe vital. Pour Paul Bernard-Nouraud, dans l'article qu'il publie dans *Mémoires en jeu*, « la signature de Ceija Stojka est autant l'affirmation de sa vie, l'image de sa survie que l'hommage qu'elle dépose sur les morts en les recouvrant d'un reste de nature perdue<sup>14</sup>. »

Célébrer la nature en l'associant à la terre mère, c'est également faire rempart à l'imaginaire du déporté racial, celui qu'on exclut d'un territoire au nom d'une prétendue extranéité : « Dans notre propre pays, il y en avait tellement qui nous regardaient de travers. Ils ne disaient rien, mais le numéro était toujours visible, on le voyait bien. Ils se demandaient : "Pourquoi elles ont-survécu celles-là ? Pourquoi elles sont de

---

<sup>12</sup> Jean-Pierre Cavaillé, Ceija Stojka (1933-2013). *Wir Rom sind ein Folk, das sehr im Hintergrund lebt. Nous, Roms, sommes un peuple qui a toujours vécu très en retrait*, hal.archives-ouvertes.fr, février 2020, p. 11.

<sup>13</sup> Paul Bernard-Nouraud, « L'œuvre de Ceija Stojka dans l'histoire de l'art », site *Mémoires en jeu*, article publié le 15.05.2019, consultable à l'adresse suivante : <https://www.memoires-en-jeu.com/varia/oeuvre-de-ceija-stojka-dans-lhistoire-de-lart/>

<sup>14</sup> *Ibid.*

retour ?” Mais malgré ça, on ne serait jamais allées ailleurs. [...] Tous nos parents sont couchés dans cette terre magnifique. Nos ancêtres sont enterrés ici, et on sait où<sup>15</sup>. »

Cela nous amène à cet autre dérivé d’« éclat », « éclatant ». Je ne peux m’empêcher d’entendre dans ce mot le « bruit du clairon » de Hugo (« Cela commence par un sourire, continue par un sanglot et finit par un bruit de clairon dans l’abîme », dit le poète dans la préface des *Contemplations*), mais non pas pour plonger dans l’abîme, plutôt pour se relever. Cela renvoie à la nécessité de se faire entendre et la nécessité du témoignage : il s’agit en effet de battre le rappel, que l’écho de cette voix sortie du silence ne faiblisse pas.

Mais les fosses communes doivent  
se soulever menaçantes  
Un oiseau géant  
planer vers ceux  
qui sont coupables de leur mort  
vivent sans répit dans leurs pensées  
Des fosses communes ici et là  
Suis-je coupable  
L’oiseau-homme passe près de moi  
Ai-je de la chance  
je n’y étais pas (p. 37)

Le « je n’y étais pas » paradoxalement dit combien elle y a été. Dans *Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen*, Ceija nous a donné l’explication : « Deux fois j’ai été devant les fours crématoires, une fois pendant deux jours et deux nuits, et une fois une journée entière. La deuxième fois, on était prêts. On voulait seulement que ça aille vite. Et ma mère l’a si bien dit : “Là-bas, ta grand-mère t’attend, et ton père, tout ton peuple. Ils sont déjà prêts pour nous accueillir. Ici on est seuls. Votre père n’est pas avec vous.” Elle nous ôtait la peur. On était déçus quand on nous a ramenés, parce qu’on était sûr que ça allait se passer<sup>16</sup>. » Elle n’a pas disparu dans les fours, elle doit donc apparaître au grand jour et attester de ce qui a été – car elle y était.

Dans *Sans ciel ni terre*, Hélène Dumas à partir de ce qui représenterait des « archives de l’intime<sup>17</sup> » a compilé des « prises d’écriture<sup>18</sup> », c’est-à-dire des récits que de jeunes survivants du génocide rwandais ont produits douze ans après les faits à la demande de l’Association des veuves du génocide d’avril (AVEGA), elles-mêmes soucieuses de construire une véritable « culture survivante<sup>19</sup> » née des ruines du génocide ; au moment du génocide la majorité de ces enfants avait entre huit et douze ans, l’âge de Ceija. Un des jeunes scripteurs conclut son témoignage par « Voilà la mort que j’ai rencontrée<sup>20</sup>. » Ces mots, dit la chercheuse, font écho à une maxime rwandaise qui est irrémédiablement attachée à l’expérience des survivants : « Seul celui qui a traversé la nuit peut la raconter<sup>21</sup>. »

Écoutons une nouvelle fois Ceija :

[...]  
Le vent hurle dans la direction  
où nous les vivants ne pouvons pas savoir  
Où ils ont enterré ma grand-mère  
Personne ne le sait  
Étaient-ce à l’époque les Allemands  
ou étaient-ce les Autrichiens  
qui dans la terre l’ont piétinée  
Je ne saurai voir  
où reposent les ossements de ma grand-mère  
que lorsque mon heure une minute

<sup>15</sup> Ceija Stojka, *Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen*, Plounéour-Ménez, isabelle sauvage, 2016, p. 96.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.112.

<sup>17</sup> Hélène Dumas, *Sans ciel ni terre, Paroles orphelines du génocide des Tutsi (1994-2006)*, Paris, la Découverte, 2020, p.11.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>21</sup> *Ibid.*

me lâchera

Et ce n'est pas une fin (p. 41)

Il s'agit en effet d'assurer la transmission. Il s'agit maintenant pour Ceija qui a vécu cette folie meurtrière et pour ceux qui recueillent ces éclats de mémoire de concevoir, c'est-à-dire voir avec et à travers les yeux du témoin : « J'ai vu / tout est là de nouveau » (p. 47), dit Ceija. Lorsqu'elle se met à écrire alors qu'aucun Rom autrichien survivant n'a encore osé parler, elle s'est dit : « Je dois écrire ça ! Pour que mes enfants – leurs enfants, pas mes enfants, les enfants de leurs enfants, oui ! Pour qu'ils sachent quelle agonie nous avons souffert et ce qui s'est passé. Et c'est pour ceux-là que je l'ai écrit. Pour mes petits-enfants, pour les petits-enfants de mes petits-enfants, pour qu'ils sachent donc ce qui s'est passé<sup>22</sup>. »

Enfin, mais... vous l'avez entendu et compris, « ce n'est pas une fin », je voudrais ramasser ces éclats de mémoire dans cette personnalité éclatante qu'est Ceija Stojka et prolonger le parcours auquel elle nous invite dans ces fragments de vie sous forme poétique en soulignant ce qui, me semble-t-il, est le propre de son écriture. C'est en effet moins une écriture de la résistance et/ou de la résilience, car penser la résilience peut aussi être une forme de déni, déni de la souffrance vécue, de la peur toujours là, de ce manteau d'Auschwitz qui couvre sa vie entière.

Moins une écriture de la résilience donc, qu'une écriture de la résonance : celle qui reconfigure l'horreur des camps. La « souffrance » dans ces lieux de ténèbres n'a validité à être exposée que parce que, au-delà de l'impensé et l'impensable, elle configure une réalité et lui donne un sens. Et on dépasse ainsi la dimension compassionnelle voire doloriste de l'expérience concentrationnaire dont témoigne Ceija

Alors, « Écritures de la dévastation », pour reprendre le titre du séminaire de Marie-Laure Lepetit<sup>23</sup>, assurément, une écriture qui, comme elle le précisait, dit « non plus des expériences de vie, mais des expériences de violence extrême, de destruction, de dévastation, voire d'anéantissement. »

Peut-être aussi écriture de la réparation – il s'agit d'honorer les morts par le souvenir.

Mais surtout écriture de la restauration – il s'agit d'honorer les morts pour honorer les vivants. Et par la mort, parler de la vie – c'est-à-dire restaurer le principe de vie dans une mémoire partagée. Je voudrais ici citer un autre témoin, Raphaël Esrail. Dans *L'Espérance d'un baiser*, au sein du chapitre intitulé « Vivre en survivant », il écrit à propos de l'émergence de la parole du survivant :

Ce qui fait la valeur – et j'oserais presque dire, dans certains cas, la « magie » – du témoignage, c'est la rencontre qu'il opère, c'est la force de vie qui le sous-tend, un don, une énergie, la présence, malgré les fêlures profondes des êtres qui parlent, d'une empathie envers l'humanité<sup>24</sup>.

La voix de Ceija incarnée dans sa poésie fait éclater cette force de vie qui sous-tend sa parole et par là-même fait crédit à l'avenir en faisant crédit aux hommes. La mémoire alors devient trait d'union, pont jeté – arche ?... – pour, non pas renouer, mais maintenir l'alliance, le lien vital et nécessaire entre les hommes, tous les hommes ! Et maintenant que nous connaissons quelques mots de romani, nous savons qu'homme se dit... Rom.

Je laisse donc la parole à cette « tsigane bon teint », non pour avoir le dernier mot, – sa voix nous dit que la vie continue – mais pour entendre encore vibrer et résonner ses mots :

Toujours, quand je vais à Bergen-Belsen, c'est comme une fête ! Les morts volent dans un bruissement d'ailes. Ils sortent, ils remuent, je les sens, ils chantent, et le ciel est rempli d'oiseaux. C'est seulement leur corps qui gît là. Ils sont sortis de leur corps parce qu'on leur a pris la mort violemment. Et nous, nous sommes les porteurs, nous les portons avec notre vie<sup>25</sup>.

---

<sup>22</sup> Jean-Pierre Cavaillé, *op. cit.*, p. 6.

<sup>23</sup> Les séances de ce séminaire données au CiPh sont consultables en ligne à l'adresse suivante : [https://www.ciph.org/spip.php?article128&var\\_mode=calcul](https://www.ciph.org/spip.php?article128&var_mode=calcul)

<sup>24</sup> Raphaël Esrail, *L'Espérance d'un baiser, Le témoignage de l'un des derniers survivants d'Auschwitz*, Paris, Robert Laffont, 2017, p. 243.

<sup>25</sup> Ceija Stojka, *Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen, op.cit.*, p. 76-77.